

**Jacques  
et François Gall**

**LES INVITÉS**  
du  
**TOUR DU MONDE**

**Préface de JOSEPH KESSEL**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO





*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays y compris la Russie.*

*© 1958, Librairie Gallimard.*

*Il y a des gens qui voyagent par métier, par devoir, par plaisir.*

*Et il y a les voyageurs de naissance.*

*Pour ceux-là voyager n'est pas une profession, une obligation, ou une distraction. C'est une profonde exigence, une nécessité presque organique et qui, parfois, peut aller jusqu'à la fureur, la hantise que développe un vice.*

*Le voyageur de naissance a besoin de mouvement, d'espace, d'évasion vers des terres toujours plus reculées et des visages toujours plus neufs comme le joueur a besoin du tripot, le savant du laboratoire, l'intoxiqué de la drogue, le sculpteur de la glaise.*

*Entre initiés, on se reconnaît tout de suite.*

*Etant voyageur de naissance pour mon bonheur et mon tourment — car plus on nourrit une passion et davantage elle demande — il ne m'a pas été difficile, dès la première rencontre, de voir que les deux frères Gall étaient aussi mes frères.*

*Frères de la grande route.*

*Quand ils entendaient un beau nom de ville lointaine, de fleuve dangereux, de désert, de savane ou de ruines dans la jungle perdues, l'exaltation, la nostalgie, l'avidité brillaient dans leur regard. Quand ils parlaient d'une idole mexicaine, d'un chant de Polynésie, de la solitude en mer, du grouillement des cités montrueuses des Indes, leur voix tremblait d'amour.*

*Oui, les frères Gall sont des voyageurs de naissance.*

*Ils sont taillés à la mesure de la vocation. Grands tous les deux, élancés et robustes, nets de traits, francs de cœur, joyeux d'humeur et de chair, ils vont, sautant les obstacles,*

*les yeux émerveillés par la splendeur de la terre, les narines large ouvertes à tous les souffles du monde.*

*Il n'est pas étonnant qu'ils aient pris tant de risques pour courir l'univers. Ce qui surprend davantage c'est que, n'étant pas écrivains, ils aient écrit un livre où passent les échos, les reflets, le soleil, la poussière de leurs chemins.*

*Et leur récit ne ressemble à aucun autre parce qu'il est mené à deux voix, semblables et différentes, qui se complètent et se contredisent — chant et contre-chant à la fois.*

*Et surtout parce que leur voyage magnifique ils l'ont accompli sans un franc en poche et que le vrai moyen de connaître la vie des hommes est de l'approcher en pauvre.*

*Au seuil d'un livre comme celui de Jacques et François Gall, les mots « Préface » ou « Introduction » n'ont guère de sens. On devrait pouvoir, comme on ferait pour eux-mêmes, donner au volume une grande tape fraternelle et lui crier :*

*— Bon vent.*

Joseph KESSEL.

A *HÉLÈNE GORDON-LAZAREFF.*

... Il n'y a que dans le beau langage  
des tireuses de cartes que le voyage est  
mis à la place qui lui revient, selon moi,  
tout à côté de l'amour et de la mort.

Julien GRACQ.



**JAMAÏQUE**



## JACQUES (*parle*)

— Et maintenant, dit le professeur, où allez-vous diriger vos pas ?

Il est drapé dans une robe rouge qui le fait ressembler à un juge, et il sourit d'un air gentil sans savoir qu'il nous jette à la rue.

— Nous nous rendons en Haïti, dit mon frère.

Il s'émerveille, le professeur. Il parle d'un bateau de luxe battant pavillon dominicain avec, à bord, baccara et roulette. Il ne sait pas que dans notre monde de vagabonds, il n'y a pas de paquebot luxueux et que nous sommes pris au piège dans l'île de la Jamaïque, pris au piège d'un subterfuge que nous avons inventé : le tour du monde sans argent.

Le professeur nous conduit jusqu'à l'autobus de l'Université. Il est petit et trottine dans sa robe. Il dit encore qu'il nous envie de voyager. Rien à lui répondre, il a été correct avec nous. Nous devons passer huit jours à l'Université en échange de nos conférences et les huit jours sont écoulés.

— Au revoir, professeur.

Il agite la main. L'autobus démarre, vire de bord, et son gros nez vise la ville. Je tourne la tête une dernière fois vers les pelouses ingénues de l'Université.

Maintenant, devant nous, au cœur de la lumière folle, bourdonne le matin tropical. Le vallon s'élargit et devient une plaine de cannes à sucre. Par là, c'est Kingston, capitale de la Jamaïque. Au-dessus des collines tremble un mirage. De belles sauvages aux seins droits cambrent les reins sous

des arbres sans fin. Les plages sont chaudes, les rios frisés, et dans les villes de ciment aveugle glissent des ombres carnassières.

Nous sommes entrés dans l'aventure.

Ce tour du monde que nous commençons sans un sou en poche, il y a bien longtemps que nous y avons pensé.

Où l'envie nous en est-elle venue pour la première fois ? Dans les prisons nazies ? Après la guerre, lorsque les portes du monde se sont soudain ouvertes ?

Ce qui est sûr, c'est que nous avons eu envie de partir, d'aller très loin, de « voir du pays ». Ni une fuite, ni une évasion, mais une grande curiosité du monde, une immense soif de rencontres.

Nous avons fait un plan et nous nous sommes rendu compte qu'il fallait repousser un tas d'idées vieilles : plus question de s'embarquer comme soutier ou comme laveur de vaisselle sans cartes de syndicats ; impossible de travailler dans un pays étranger sans papiers d'émigrants longs à obtenir...

Alors, comment faire le tour du monde pour nous qui n'avions pas d'argent ?

Mon frère, journaliste, et moi, acteur, nous allions réunir nos capacités, et donner des conférences dans les Universités. Contre ces conférences, nous demanderions, simplement, une hospitalité de passage.

Pour aller d'un pays à un autre ? Nous vendrions dans les journaux locaux des articles sur Paris et sur la France.

Après avoir envoyé trente-huit lettres aux Universités de trente-huit pays, et attendu deux mois, nous recevions une invitation de « The University of the West-Indies » de Kingston, Jamaïque.

Où se trouve la Jamaïque ? La carte nous l'avait désignée : une île des Grandes Antilles, au sud de Cuba. Une avance de deux journaux parisiens nous permit de nous y rendre.

... Et c'est ainsi que je ris tout seul dans l'autobus, car l'aventure commence. Que va-t-il se passer maintenant que nous sommes livrés à nous-mêmes ?

Tout à l'heure, au téléphone, le rédacteur en chef d'un journal de Kingston nous a répondu qu'il était intéressé par les cinq articles que nous avons déposés chez lui.

— Il va falloir discuter les prix, et ne pas se laisser faire ! dis-je.

— T'en fais pas !

Nous avons besoin de vingt-cinq livres pour quitter la Jamaïque — c'est le prix du passage sur un cargo qui part dans cinq jours pour Haïti. Vingt-cinq livres, pas moins !

Et pour attendre ces cinq jours, il y a le docteur, le docteur que nous avons connu après une de nos conférences et chez qui nous allons essayer de nous faire inviter jusqu'à l'embarquement.

L'autobus nous arrête devant le journal, et nous empilons nos valises dans le couloir, à la garde du portier en haillons. Le journal se trouve dans le quartier central de la ville, mais la maison est sordide. Le rédacteur en chef nous reçoit dans une cage de contre-plaqué bâtie dans la grande pièce où travaillent les journalistes.

C'est un mulâtre, à cheveux blancs avec des avant-bras couverts d'encre. La maison tremble à cause des rotatives qui tournent dans les caves. Pas de ventilateur. Ça sent la sueur de nègre.

Assise devant une petite table, une négresse s'arrête de taper à la machine. Elle a chaud, et elle a retroussé sa robe à grosses fleurs qui découvre jusqu'au ventre ses cuisses dorées.

« Bonjour, annonce le rédacteur en chef. Vous asseoir. Cigarettes ? » Il tend une boîte en fer et la dactylo s'accoude commodément à sa machine pour mieux jouir de notre spectacle.

Moi je me sens très bien. Je suis un homme libre, et je lorgne la fille qui n'en perd pas une bouchée, et qui se gratte l'oreille droite en passant son bras gauche par-dessus sa tête avec cette maladresse souple des nègres. Ses cuisses nues me comblent d'optimisme.

Nous allons toucher l'argent. Vingt-cinq livres. Non pas vingt-cinq livres. Mais trente livres, trent-cinq... Cinq articles, avec photos, valent bien trente-cinq livres. D'ailleurs nous ne les lâcherions pas à moins de trente-cinq livres. Vingt-cinq livres pour le cargo. Reste dix. Même si le docteur ne nous invite pas, nous sommes sauvés.

Le rédacteur en chef contemple nos photos et sourit.

— Bons articles, dit-il, très bons photos. Je prends.

— Nous vous donnons l'exclusivité pour les West Indies, dit mon frère François. — A combien les prenez-vous ?

Le rédacteur en chef redevient sérieux et se passe la main dans les cheveux. J'entends la négresse reniffler.

— Nous pas riches, dit le rédacteur, généralement nous pas payer articles, mais pour vous...

Il compte intérieurement en faisant remuer ses lèvres.

— Une livre, dit-il, c'est O. K. ?

Je crois qu'il veut rire, et je ris. Mon frère ne rit pas.

— C'est impossible, dit mon frère.

Le rédacteur en chef regarde mon frère. Il remue la tête doucement.

— Peux pas plus, dit-il.

Moi aussi je redeviens sérieux. Je ne tiens plus.

— Il est fou, dis-je à mon frère.

— Moi pas fou, dit le rédacteur. Une livre ou pas du tout, et vous reprendrez vos articles.

Je me lève, je suis furieux. J'arrache les articles et les photos des mains du rédacteur.

— Voleur ! Profiteur !

J'ai l'air méchant. Je suis méchant. La mulâtresse se lève et recule.

— Tais-toi ! dit mon frère.

— Laisse-moi ! dis-je.

La négresse se lève précipitamment en manquant de renverser sa machine.

— Sortez ! J'appelle la police ! dit le rédacteur, collé au mur, exorbité.

Mon frère me prend le bras.

— Viens, et fais pas le con, dit-il.

Il me tire et nous sortons en nous cognant aux chambranles de la porte.

— Nous avons perdu une livre, dit mon frère.

Je hausse les épaules :

— Tu n'as qu'à remonter la chercher.

Il me regarde calmement :

— Bien sûr que j'y vais.

Et il remonte. J'attends un bon moment.

— Alors ? lui dis-je, dès qu'il réapparaît.

— J'ai la livre et nous sommes réconciliés.

— Ça, je m'en fous qu'on soit réconcilié.

— Oui, mais j'ai aussi téléphoné au docteur, dit-il. Il nous attend.

— Ça, c'est plus intéressant.

— Il nous invite à déjeuner.

— Où habite-t-il ?

— Loin. Sur la route de « Spanish Town ». Il va falloir prendre un taxi.

— Merde ! on va bouffer notre livre !

— Il faut savoir ce qu'on veut.

Le taxi traverse la ville de Kingston, une ville sans charme, sans grâce, et aborde les quartiers résidentiels. Des tennis bruns, des pelouses s'étendent coupées de bougainvillées.

— Comment va-t-on sortir de Jamaïque ?

— Je n'en sais rien. Mais, de toute manière, il faut absolument se faire inviter chez le docteur. Quand nous saurons où coucher, nous verrons.

— Nous pourrions peut-être nous faire engager sur le cargo.

— Peut-être, mais avec les syndicats, cela me paraît difficile.

Le chauffeur de taxi cherche un long moment tout au long des jardins ; il n'y a pas de numéros aux portes.

Nous stoppons enfin devant une grille rouge ; nous avons dépensé la moitié de notre livre.

— Laissons nos valises dans la maison du gardien, dit François. Il vaut mieux ne pas débarquer avec elles, ce serait de la provocation.

L'habitation victorienne s'élève au bout d'une allée plantée de palmiers. Des jets d'eau tournent sur les pelouses. Rose et souriant, cinquante ans passés, le docteur Thelmann, qui est anglais, nous accueille sur la terrasse. Il ouvre les bras. Il est très heureux de nous voir.

— Enfin, je vous ai un peu, dit-il. Ces messieurs de l'Université vous cloîtent, ce n'est pas gentil pour nous.

Je pense que cet accueil va nous faciliter les choses. Et puis, il parle français.

— Ma femme et ma fille ne rentrent pas déjeuner ; nous serons donc entre hommes.

Le déjeuner est excellent. Le docteur Thelmann a fait déboucher du champagne et les jets d'eau tournent sur les pelouses. Un boy, vêtu de blanc, ratisse les allées. Les fauteuils à bascule, qu'on appelle « doudines » bercent mon optimisme renaissant. La figure ronde et rose du docteur est le visage même de l'hospitalité. Je pense qu'il doit être

ravi de nous avoir. On ne voit pas tellement de figures nouvelles en Jamaïque. La société est réduite. Toujours les mêmes personnes, les mêmes invitations, les mêmes invités. Des gars comme nous changent l'atmosphère. Je pense à tout cela grâce au champagne. Je me demande aussi comment on va attaquer la question de l'hospitalité. Sous la table, je pousse le genou de mon frère. Mais François parle, parle. Tant pis, j'y vais. Au même instant, le docteur dit :

— C'est malheureux que vous restiez si peu de temps. Il y a des randonnées admirables, de très jolis coins ici en Jamaïque. Je vous aurais servi de cicerone.

Il tombe bien, le docteur.

— Oh ! dis-je, nous ne partons pas encore.

Il se retourne vers moi et son visage s'éclaire.

— Vous ne partez pas encore ? Je croyais que vous étiez attendus en Haïti.

— Oui, dis-je, mais nous avons quelques jours devant nous.

— Parfait ! dit le docteur. J'en suis ravi. Faire un si long voyage pour ne rester qu'une semaine serait dommage. Où êtes-vous descendus en quittant l'Université ?

Nous y voilà ! Brave docteur Thelmann, il me mâche la moitié de la besogne. Je m'élançai franchement : j'ai toujours pensé que les manières directes étaient les meilleures. Et les plus honnêtes !

— Eh bien ! justement, nous voulions vous en parler, dis-je. Nous nous attendions à toucher de l'argent ce matin, mais les choses ne se sont pas arrangées. Nous sommes sans logis et sans moyen de partir d'ici. Pourriez-vous nous aider ?

Le docteur est interloqué. Je m'y attendais et j'enchaîne :

— Oh ! vous savez, seulement pour quelques jours. Le temps de trouver un embarquement sur un cargo.

— Mais, dit le docteur, d'une voix un peu blanche, j'avais compris... enfin... je croyais que vous faisiez une tournée de conférences officielles. Je veux dire, envoyés par le gouvernement français.

— Non, dis-je. Nous sommes libres. Entièrement libres.

— Tout le monde croit que vous êtes des conférenciers officiels, dit-il. Je ne l'ai pas inventé.

— Nous n'avons jamais prétendu de telles choses, dit

mon frère. De Paris, nous avons proposé nos conférences à l'Université de Kingston contre une hospitalité de passage, et l'Université a accepté. Tout est correct.

— Et le voyage ? Comment aviez-vous prévu les frais de voyage ? dit le docteur.

Deux journaux français nous ont avancé le prix du voyage jusqu'en Jamaïque, remboursable en articles, et nous pensons vendre des papiers dans chaque pays autour du monde. C'est justement cela qui ne s'est pas arrangé ce matin.

Il y a un certain silence.

Je me sens soulagé. J'ai dit ce que j'avais à dire, clairement, sans histoire. Je bois une gorgée de champagne et je garde dans ma main la coupe glacée. A la providence de faire le reste. Détendu, je regarde l'après-midi chaude sur laquelle tournent les jets d'eau.

— Je vois, dit enfin le docteur Thelmann d'une voix neutre. Vous êtes en quelque sorte des... comment dirai-je ?... des aventuriers intellectuels.

— Aventuriers, c'est beaucoup dire. Des vagabonds, tout au plus. Intellectuels, si vous voulez, à cause des conférences.

Le docteur devient songeur :

— Je ne sais pas très bien ce que je peux faire pour vous. Evidemment, vous pouvez toujours coucher à la clinique dans la pièce du gardien de nuit. Et manger... manger là-bas aussi. Seulement, cela ne pourra pas durer longtemps, Messieurs, vous le comprenez facilement. Pas longtemps.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je, juste le temps de trouver un embarquement.

Le docteur se lève. Son visage rose reste rose, mais on ne peut pas dire qu'il soit très souriant.

— Où sont vos bagages ? demande-t-il.

Je suis un peu gêné et mon frère répond d'une voix pas très assurée.

— Nous les avons laissés devant la maison du jardinier.

Le docteur ne pipe pas.

— Je dois descendre en ville. Je vous déposerai à la clinique.

Dans l'auto, personne ne parle. Au fond, ça s'est très bien passé. Le docteur est un type compréhensif. Nous lui

avons forcé la main, bien sûr, mais nous ne pouvions pas faire autrement. Nous étions obligés d'en passer par là.

La clinique est située sur les hauteurs, de l'autre côté de Kingston. De la grande pelouse, devant la maison blanche, on voit la mer et les bateaux qui entrent au port. C'est joli et très gai. Le docteur nous présente à l'infirmière en chef. Il lui explique où nous coucherons et il disparaît.

— Très bien, dit François, dès que nous sommes seuls, le sous-sol va nous servir de chambre ; ça s'arrange parfaitement. Le docteur est gentil.

— J'espère que nous resterons à sa charge le moins longtemps possible, dis-je.

Il n'est que trois heures, et nous descendons au port chercher un bateau.

Le *Redempcion* est là. Nous montons à bord.

— Tengo mis marineros, todos (« J'ai tous mes marins »), dit le maître d'équipage.

— Señor, como podemos hacer ? No tenemos dinero (Comment pouvons-nous faire ? nous n'avons pas d'argent.)

Le Dominicain me regarde, surpris, et hausse les épaules.

— Pues ! Hay nada que hacer, dit-il. (Il n'y a rien à faire.) Adios !

Dans le port, il n'y a aucun autre bateau en partance pour Haïti avant des semaines.

Nous refaisons les quatre kilomètres qui nous séparent de la clinique. Nous sommes logés, mais ça ne paraît pas facile de quitter la Jamaïque.

— Je me demande comment on va se tirer d'ici, dit François.

— Il faut gagner de l'argent, il n'y a que cela à faire.

— Nous n'avons qu'un visa d'un mois, et pas de carte de travail.

— Nous essaierons quand même, dès demain.

Nous arrivons à la clinique après la tombée du jour. Les arbres qui bordent la pelouse sont éclairés ! La rade, au loin, est illuminée. C'est beau. Cela doit donner envie de guérir.

Nous sommes déjà au milieu de l'escalier du sous-sol, quand l'infirmière en chef nous tend une enveloppe.

Il y a nos noms sur l'enveloppe : Jacques et François Gall. Je suis étonné. Je l'ouvre et lis tout haut.

« Messieurs,

« Il y a un véritable abus de confiance dans votre façon de vous présenter chez les gens. Vous êtes sympathiques et vous essayez impudemment d'en profiter. Pendant l'après-midi, j'ai réfléchi. Pourquoi je vous inviterais ? (votre sangêne me permet) <sup>1</sup>. Je ne vous dois rien. Comme ce serait inhumain de vous mettre dehors, je vous permets de rester ici cette nuit.

DOCTEUR THELMANN.

« P.-S. — Je ne connais personne pouvant vous aider à la Jamaïque. Peut-être un Français du nom de Maurice Vincent. Il habite, je crois, près du cinéma *Régent* (quartier de Hilton). On raconte qu'il s'est évadé (il y a longtemps) <sup>2</sup> de votre labour camp de Guyane. Essayez de vous entendre avec lui. »

Un billet de cinq livres se trouve également dans l'enveloppe. Je tourne et retourne le billet. Je relis la lettre. Mon frère ne dit rien, remonte les marches, et je le suis. Arrivé dans le hall d'entrée, il me prend le billet et frappe à la porte du bureau.

— Have you got an envelope ? demande-t-il.

Il glisse le billet de banque dans l'enveloppe, écrit le nom du docteur, puis la remet au bureau.

Où allons-nous coucher maintenant ?

Nous descendons chercher nos valises et nous nous dirigeons vers la ville. Nous ne disons rien, les valises sont lourdes. Bêtement je commence à avoir faim et je pense : « Attends pour avoir faim, tu as le temps. Tu-as-le-temps, d'avoir-faim, d'avoir-faim. » Ce leitmotiv rythme mes pas. Ce vagabondage, nous l'avons voulu. Alors, acceptons-le comme il est ! J'ai été trop franc avec le docteur. Il était d'accord pour nous inviter comme conférenciers, pas comme vagabonds... Il se sentait devenir notre dupe. Il ne fallait pas nous présenter comme des vagabonds, c'est moi le coupable. Pas lui.

---

1. Phrase barrée dans la lettre.

2. Phrase barrée également.

11111111

**Jacques et François Gall**



## **LES INVITÉS DU TOUR DU MONDE**

Superposés, les frères Gall mesurent bien trois mètres quatre-vingts. Côte à côte, ce sont deux jeunes géants de bonne humeur, qui avaient décidé de faire le tour du monde.

Naturellement ils n'avaient pas d'argent et naturellement aussi ils n'avaient pas envie de s'engager comme soutiers sur un paquebot, ainsi qu'on procédait dans les romans d'aventure d'autrefois. Il leur a donc fallu imaginer des procédés plus subtils. Mais leur meilleure chance de réussite fut encore leur allégresse, qui leur permit de bousculer les obstacles.

Leur livre est écrit comme une conversation. Tour à tour, l'un ou l'autre des frères prend la parole. C'est ce qui fait la spontanéité des *Invités du Tour du monde*, récit d'un voyage amusant, pittoresque, original. S'il était inventé, il serait digne de Jules Verne. Mais comme il est vrai, il a beaucoup plu à Joseph Kessel et à Françoise Sagan ses premiers lecteurs.

Si vous avez aimé "Les Invités du tour du monde", vous voudrez lire, dans la même collection :

**Georges Guette :**

**UN GAULOIS CHEZ LES HINDOUS**

**Jane Rouch :**

**LE RIRE N'A PAS DE COULEUR**

**Daniel et Françoise Sauvage :**

**MA VESPA, MA FEMME ET MOI**

ETA. DHUJÉGE IMP. BAGNEUX (SEINE)